

Anni Borzeix : une sociologue au pays des gestionnaires

Jean-François Chanlat
professeur émérite, Université Paris-Dauphine-PSL Research
professeur affilié, HEC-Montréal
professeur invité, Université de Rennes

Notre collègue et amie, Anni Borzeix, nous a quittés cet été. Lui rendre hommage aujourd'hui au sein du CRG de l'École polytechnique auquel elle a été associée jusqu'à sa retraite, est un témoignage de reconnaissance non seulement de ce que son travail a apporté à la sociologie du travail, sa discipline d'origine, mais aussi à l'univers de la gestion auquel elle s'est jointe au tournant des années 1990 suite à son intégration au CRG.

L'objet de mon propos sera centré aujourd'hui sur ce dernier apport. En tant que sociologue moi-même doté d'une formation en administration et ayant développé une perspective anthropologique des organisations et de la gestion depuis une trentaine d'années (Chanlat, 1990 ; 1998 ; 2022 ; 2023), de part et d'autre de l'Atlantique, j'ai rencontré Anni à la fin des années 1980, et pris alors connaissance de ses travaux, notamment sur le langage ; notre regretté collègue et ami, Jacques Girin, ayant joué un rôle déterminant dans cette rencontre.

C'est en effet suite à l'année sabbatique que je passais au CRG en 1988-1989 à l'invitation de Michel Berry et Jacques Girin, une année inoubliable par plein d'aspects, et alors que j'étais en train de préparer l'ouvrage *L'individu dans l'organisation*. Les dimensions oubliées, pour lequel j'avais sollicité Jacques Girin pour écrire un chapitre sur le langage (Girin, 1990 ; 2016), un de ses sujets de prédilection depuis 1982 (qui attendait son texte de référence), que j'invitais également Anni Borzeix, rencontrée au CRG à publier avec Danièle Linhart un chapitre sur les identités en parole (Borzeix & Linhart, 1990), à partir de leur recherche sur les effets des lois Auroux sur les droits des travailleurs (Auroux, 1981), loi votées en 1982 par l'Assemblée nationale (en particulier sa partie sur l'expression des salariés)..

Étant alors enseignant à l'École des HEC de Montréal et devenu coordonnateur du cours de comportement en deuxième année, matière enseignée dans tout cursus de formation en gestion, l'ouvrage que je préparais (un collectif international) voulait répondre à des manques observés dans le champ du « comportement organisationnel », tel qu'on pouvait les constater à la suite d'une revue des principaux ouvrages utilisés en Amérique du Nord dans ce domaine. (Pour ce faire, j'avais fait le tour de 25 ouvrages servant de support pédagogique à ce cours dans les écoles nord-américaines).

Parmi les nombreux manques, auxquels je faisais référence, on trouvait la dimension langagière, les ouvrages existants dans le domaine privilégiant essentiellement une vision informationnelle de la communication humaine.

La perspective que je développais, qui s'inscrivait dans la foulée des réflexions de fond menées par Maurice Dufour en faveur d'une anthropologie élargie, reprise par mon frère Alain, son principal disciple (Dufour & Chanlat, 1985) m'avait conduit à ce projet éditorial alternatif que j'ai poursuivi jusqu'à maintenant (1990 ; 1998 ; 2012 ; 2022 ; 2023).

Voyons comment le travail d'Anni Borzeix s'est inscrit dans ce projet et a alimenté la réflexion gestionnaire dont la mienne.

Langage et action collective : « Ce que parler peut faire »

C'est dans un de ses textes publiés dans *Sociologie du travail*, « Ce que parler peut faire » qu'Anni Borzeix établit dans son résumé le cadre de sa réflexion sociolinguistique sur l'action collective :

L'approche socio-linguistique esquissée ici ne fait, à cet égard, qu'amorcer la réflexion sur une question plus vaste : celle du rôle que jouent, dans notre société, les phénomènes de communication entre groupes sociaux dans l'exercice du pouvoir et du contrôle social ou encore dans la production des identités sociales. (Borzeix, 1987, p. 158)

Elle ajoute dans ce texte :

À l'origine de ce projet trois idées simples, en apparence du moins. Approcher le phénomène de l'expression directe « à la loupe » et à l'endroit même où il prend corps : dans la production d'une parole collective. En second lieu, considérer le langage comme un palier du social et, comme tel, susceptible d'une analyse sociologique. Enfin, d'une façon plus directement opératoire, utiliser les propos échangés au cours d'une réunion, prélevés à titre d'échantillon à partir des minutes intégrales d'un enregistrement, pour les passer au crible d'une interrogation sur le pouvoir des mots et l'efficacité de la parole. (Borzeix, 1987, p. 158)

C'est pourquoi elle va profiter du cadre des lois Auroux pour entreprendre une recherche avec Danièle Linhart sur les effets de cette loi sur les droits des travailleurs, en particulier sur leur expression collective (Auroux, 1981 ; Borzeix et Linhart, 1990). Comme elle l'écrit :

De cette parole-là, évidemment, c'est-à-dire un discours socialement situé, légalement réglementé et historiquement daté, une parole dont les conditions particulières de production, d'énonciation et de transmission sont placées sous le sceau de l'ambivalence ; une parole libre et contrainte à la fois, subversive et captive, individuelle et collective, instrumentale et expressive, autonome et soumise. (p. 158)... cette analyse des interactions collectives... cherche avant tout à mettre au jour, par-delà les résultats matériels atteints ou non en réunion, des dynamiques sociales ; à dévoiler des changements inscrits en filigrane dans cette pratique et dont il s'agit de débusquer, sur un matériel empirique volontairement restreint, les indices, les symptômes ou les symboles. L'expression directe est considérée non seulement pour ce qu'elle dit mais pour ce qu'elle accomplit : pour les traces qu'elle laisse derrière elle, les processus sociaux qu'elle déclenche, pour les apprentissages culturels et les prises de conscience qu'elle engage chez les individus et les groupes sociaux concernés. Au-delà de ce que parler veut dire, on se demandera ce que parler peut faire. (Borzeix, 1987, pp. 158-159).

C'est cette posture et les constats qu'elle entraîne qui l'amènent à mobiliser la sociologie du langage et à analyser le discours des acteurs en situation de travail en termes de pratiques langagières au sens de Josiane Boutet lorsqu'elle écrit que

« parler de pratiques langagières c'est affirmer la double caractéristique du langage : contraint par des règles et agissant sur le social ». (Boutet, 2010, p. 67)

Comme elle le souligne :

Dans cette perspective, le langage n'est pas seulement le reflet des rapports sociaux. Il est en mesure d'agir sur eux. Le discours devient objet sociologique « à part entière ». Les mots nous concernent non seulement pour ce qu'ils nous apprennent, mais aussi pour ce qu'ils peuvent accomplir. Leur intérêt pour le chercheur, comme pour celui qui s'exprime, réside autant dans ce qu'ils peuvent faire que dans ce qu'ils veulent dire. (Borzeix, 1987, p. 162)

S'appuyant sur le concept de « sens endogène de l'activité sociale » de Patrick Pharo qui « s'applique à la façon dont les acteurs rendent visibles pour autrui, notamment par leurs jeux de langage, les activités qu'ils leur destinent » (Pharo, 1985, p. 127), le langage devient particulièrement fécond dans le cadre organisationnel comme un opérateur essentiel de la mise en vue du sens endogène de toute activité. Dans le cadre de la recherche sur le droit d'expression des salariés, le caractère public de la parole enregistrée en réunion met en présence une parole mise en scène,

qui se donne à voir, faite pour être entendue et, pour une part au moins, transmise à la hiérarchie supérieure. Mieux que d'autres, sans doute, en raison des circonstances de son énonciation, cette parole-là se prête à la « compréhension » du sociologue : c'est-à-dire à la saisie d'un sens non pas visé mais destiné à être vu pour être compris. (Borzeix, 1987, p. 165)

Pour Anni Borzeix :

Le droit de dire ensemble, de dire devant, de dire contre, de contredire le supérieur hiérarchique sur ce terrain, contenu dans les lois Auroux, représenterait une rupture majeure avec la culture dominante des entreprises françaises dont il importerait de prendre la mesure. (Borzeix, 1987, p. 166).

Elle conclut son article en réaffirmant son apport :

Malgré ces réserves, on espère avoir montré que certaines questions posées sur l'effet d'une loi (ici l'expression directe) gagnaient à être examinées au microscope, au mot et à la lettre près. Et cela à partir d'une idée-force : les faits de langue font partie des faits sociaux. Si l'on accepte que les mots puissent agir sur le social, que la parole puisse « accomplir » au-delà de ce qu'elle veut dire, on saisira mieux pourquoi interroger l'interrogation, écouter le brouhaha, observer le faire du dire (autant de pistes qu'il faudrait évidemment poursuivre, formaliser, et enrichir) peut être parlant. (Borzeix, 1987, p. 176).

Ce faisant, elle montre ainsi l'importance du langage dans l'action collective ; ce qui a un grand intérêt notamment pour la gestion dont la conception de la communication fait l'impasse justement à l'époque (Girin, 1990 ; Cossette, 1998), (voire encore aujourd'hui) sur les phénomènes langagiers et la parole (Chanlat, 2024) alors que des pratiques langagières accompagnent toujours toute action gestionnaire.

Le langage et la parole : des impensés de la gestion.

Face à la vision gestionnaire dominante à l'époque, très largement influencée par le modèle télégraphique de la communication de Shannon et Weaver (1949) (informationnel), l'univers de la gestion à part de rares exceptions (Girin, 1982 ; Donnellon, 1986 ; Boden, 1994 ; Cossette, 1998) passe en effet à côté du modèle langagier développé par les sciences du langage et donc des autres grandes fonctions du langage, notamment de ses fonctions performative et expressive. Cela est d'autant plus étrange que la gestion renvoie à une action collective située au sein de laquelle la

parole joue un rôle clé tant au niveau collectif qu'au niveau individuel (Girin, 1982 ; 1990 ; 2016 ; *Le libellio*, 2016 ; Chanlat, 1990 ; 2023).

Cet intérêt pour les faits langagiers au travail va entraîner, comme certains d'entre nous le savent, la création d'un réseau de recherche francophone « Langage et travail » qui va se consacrer pendant une quinzaine années à ce sujet, organiser des colloques et publier plusieurs ouvrages de référence (Borzeix & Fraenkel, 2001 ; Pène, Borzeix & Fraenkel, 2001), et dont Claude Dubar dans la conclusion de son compte-rendu de deux des ouvrages de ce réseau dans *Sociologie du travail* (2003) rappellera les intentions :

Les deux ouvrages constituent finalement une bonne initiation aux diverses manières d'analyser les pratiques langagières au travail. Ils permettent d'alimenter les débats en cours sur les mutations du travail et sur la place qu'y tiennent les diverses dimensions du langage, depuis les plus instrumentales jusqu'aux plus subjectives. Ils contribuent à faire prendre conscience aux chercheurs – et pourquoi pas aux acteurs – dans le champ du travail, de la nécessité de se doter de compétences en matière d'analyse et d'interprétation des « faits de langage » qui ne se réduisent pas aux schémas simplificateurs de la « communication. (Dubar, 2003, p. 138)

Comme le soulignera Sophie Pène un peu plus tard dans un texte consacré à Jacques Girin, ami et complice d'Anni dans cette exploration langagière au sein des organisations et des activités de travail :

Le langage, le savoir, les nouvelles productivités sont désormais liés par un nœud gordien. Cela demande aux sciences du langage et de la communication de clarifier leur place : le langage, matière de l'expression critique, de la différence, comme de l'appartenance à la communauté, était un accès à la dimension « méta » du travail : le regard singulier d'un ouvrier sur son poste, les explications d'un chef de service, les documents en circulation renseignaient sur le préconscient, le caché, l'interdit, mais aussi sur les points d'investissement, le plaisir du travail, les idées, les idéaux. (Pène, 2018, p. 186)

Ce constat allait conduire Anni Borzeix à un compagnonnage avec un certain nombre de gestionnaires de langue française qui justement faisaient d'une certaine manière le même constat à partir d'une anthropologie élargie de l'action au sein des organisations ; Jacques Girin en ayant été le précurseur en France (Girin, 1982 ; 2016 ; Bayart, Borzeix & Dumez, 2010) et rejoignant ainsi les propres préoccupations qu'un certain nombre d'entre nous développaient au même moment au Québec (Dufour & Chanlat, 1985 ; Aktouf, 1987 ; Chanlat, 1990).

Un compagnonnage avec les gestionnaires

À l'origine ancrée en sociologie du travail, membre du laboratoire de sociologie du travail du CNAM et une des principales animatrices de la revue du même nom entre 1984 et 2013, Anni Borzeix va donc se joindre au Centre de Recherche en Gestion de l'École polytechnique attirée par le caractère ouvert de ce centre et par l'importance que Jacques Girin, un de ses chercheurs principaux, accorde aux faits langagiers (Girin, 1982).

À la suite de la lecture de ses travaux, Michel Lallement nous éclaire sur les raisons de ce compagnonnage avec les gestionnaires lorsqu'il tire deux leçons dans sa contribution à l'*In Memoriam* de la revue (2024) en hommage à Anni Borzeix concernant l'attitude d'Anni Borzeix en matière de recherche :

La première est l'appétence d'Anni pour le travail collectif, dont elle savait qu'il est, plus que jamais aujourd'hui, une des conditions de l'excellence

scientifique. La seconde est son goût pour les transgressions disciplinaires. Membre d'un laboratoire de gestion qui l'a accueillie jusqu'à son départ en retraite, elle a étroitement collaboré avec des collègues de spécialités multiples (économistes, linguistes, philosophes ...), mais sans jamais altérer son identité de sociologue et encore moins se prévaloir de savoirs extérieurs à ceux de sa discipline. (Lallement, 2024).

Ceux et celles qui la connaissaient, savent combien elle était en effet à l'écoute de ce qui était nouveau, son plurilinguisme lui permettant d'accéder à des travaux non traduits, notamment de langue anglaise, combien elle restait ouverte à emprunter des chemins de traverse, à revisiter des questions anciennes, et avait le souci de la diffusion (elle poussera à la décision de rendre accessible *Sociologie du travail* en ligne) et de faire connaître, elle qui était aussi anglophone, les travaux de langue française en anglais (traduction de trois articles chaque année).

Au sein du CRG, elle va donc trouver un espace propice à la recherche sur le langage comme descripteur des activités de travail dans de nombreux cas d'interactions (rapport individu-organisation, relation de service, réunions, rapport réel-prescrit, transgression des règles, etc.) en contribuant ainsi, en vue de comprendre la vie des organisations, comme l'écrit Sophie Pène, à « une démarche anthropologique d'observation et de recueil de données situées » (quinze ans de ces travaux ont été analysés, résumés, expliqués dans l'ouvrage coordonné par Anni Borzeix et Béatrice Fraenkel, *Langage et Travail, Communication, cognition, action*, publié en 2001 aux éditions du CNRS) ; les travaux de Jacques Girin en constituant au sein du champ de la gestion l'un des apports les plus originaux (Girin, 2016 ; *Le Libellio*, 2016 ; Pène, 2018).

Outre la fonction performative, déjà mentionnée, dans cette exploration des faits langagiers, Anni Borzeix va mettre en évidence une autre fonction importante du langage, sa fonction expressive, à travers l'étude de l'expression collective en situation de travail et de la question identitaire ; c'est d'ailleurs cet aspect qu'elle développera tout particulièrement avec Danièle Linhart dans l'ouvrage que j'ai dirigé en 1990 (Chanlat, 1990).

Langage et action collective : Les identités en parole

En tant qu'enseignant dans des institutions de gestion, j'ai au cours des dernières décennies, à de nombreuses reprises, rappelé l'importance des faits langagiers dans le contexte gestionnaire, mon dernier rappel étant mentionné dans l'ouvrage récent *Homo anthropologicus*. La gestion à l'épreuve de la condition humaine (2023).

Comme tout univers social, le monde de l'entreprise et des organisations est un monde de signes, un espace où différents langages s'entrechoquent, un théâtre où se jouent des comédies, des tragédies ou des drames, une réalité plus ou moins imaginaire, un univers d'où sortent des significations multiples qui donnent sens aux diverses actions, et à l'autorité indispensable à toute vie collective. (Chanlat, 2023, p. 52)

La fonction d'expression, « le parler », renvoie en effet à la manière dont tout individu exprime son affectivité, ses émotions à travers le « je », (« C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet. » nous dit Benveniste (1966, p. 259), et à la façon dont se construisent et se déconstruisent les identités collectives, à travers l'expression du « nous », ce que Jacques Girin (2016) avait abordé dans son texte : « Nous et les autres, la gestion des appartenances » 2016.

De nouveau, le travail qu'ont mené Anni Borzeix et Danièle Linhart a permis de montrer, à cet égard, la variété que pouvait prendre cette expression dans le cadre des activités de travail. Dans leur chapitre de 1990, elles mettent en évidence :

Le fait que l'identité d'un groupe n'est jamais une et qu'elle varie selon les situations [...] Avec la possibilité du pouvoir dire pour les autres, aux autres, à l'autre, le groupe d'expression est contraint de s'interroger sur ce « nous » réel ou fictif sous le couvert de ce locuteur collectif qu'il est censé être. Il lui faut travailler son identité et l'on s'aperçoit combien celle-ci peut-être, dans certains cas, un véritable enjeu du groupe. (Borzeix & Linhart, 1990, p. 122)

Leur recherche fait apparaître plusieurs cas d'identités en parole : celui d'un conflit identitaire, le cas d'une confirmation identitaire, d'une identité introuvable, d'une identité exhumée, d'une identité émiettée et le cas d'une identité éphémère. Cette diversité de profils identitaires donne à voir la plasticité des identités collectives (« leur caractère mouvant, fluctuant, mouvant »), leur contingence, leur perméabilité par rapport au contexte, les différentes configurations possibles et leurs sources d'apparition : « des interactions sociales situées ». À l'heure des transformations que nous connaissons, cette réflexion nous apparaît toujours féconde pour comprendre ce qui fait qu'un collectif se définit comme tel, au-delà des discours officiels et des éléments de langage diffusés.

À la lumière de ce propos trop bref, relire donc les travaux d'Anni Borzeix, c'est pour les gestionnaires revenir à des fondamentaux des situations de travail, à la lumière de la sociologie et des sciences du langage. Une démarche qui nous apparaît indispensable pour rendre compte de la complexité du réel vécu des acteurs concernés au plus près de leurs activités quotidiennes. Ce qui n'est pas un luxe lorsqu'on voit l'état des relations sociales dans certains univers, la révolution numérique nous poussant à revoir la dynamique des interactions dans ce contexte de reconfiguration des activités de travail.

En guise de conclusion

Jusqu'ici, j'ai surtout parlé de deux ou trois aspects du travail d'Anni Borzeix qui a nourri certains gestionnaires dont je fais partie. En guise de conclusion, je reprendrais volontiers les propos que tient Catherine Paradeise dans le *In Memoriam* de *Sociologie du travail* et qui nous livre un portrait que j'aurais pu écrire :

Anni pratiquait une sociologie discrète, dépourvue de dogmatisme, au plus près du terrain. Elle allait là où ses curiosités, ses indignations, ses rencontres, ses amitiés la menaient. Elle avait un instinct très sûr de la qualité des personnes. Elle faisait un bout de chemin, toujours autour du travail, avec qui savait la séduire par son sujet, son rapport au monde, son audace intellectuelle sans sectarisme. Elle a ainsi largement contribué à ouvrir de nouveaux chantiers, renouvelant par exemple la sociologie du travail avec ses recherches sur l'activité, sur le langage et sur la cognition. Ce qui ne l'intéressait pas, elle s'en tenait simplement à l'écart, refusant les débats à son sens ennuyeux et stériles. Anni portait haut l'esprit de gratuité qui nous animait à la revue. Elle n'attendait de son travail d'autre retour que le plaisir de mettre au jour de nouveaux sujets, de nouveaux travaux, de nouvelles ouvertures disciplinaires et interdisciplinaires, de nouvelles approches, de nouvelles autrices et de nouveaux auteurs. Elle savait lire, écouter, coopérer. Je garde en mémoire sa curiosité, sa finesse d'analyse, son attention envers chacun et chacune, qui en faisaient aussi une avocate aimée des jeunes auteurs et autrices... De cœur et d'esprit, Anni était de cette élégance non ostentatoire et de cette générosité qui nourrissent les plus belles amitiés. C'était en un mot une belle personne. (Paradeise, 2024)

Ces propos me semblent bien résumer ce qu'Anni Borzeix a incarné pour nombre de collègues, et ce que devrait être en définitive un chercheur ou une chercheuse.

À l'heure du « *publish or perish* » qui transforme les articles de revue en unité comptable, le travail d'Anni Borzeix nous rappelle en effet que d'autres voies en matière de recherche sont possibles ; de ce point de vue, elle restera un modèle, tout en nous ayant laissé une œuvre pionnière toujours d'un grand intérêt pour le monde gestionnaire intéressé à mieux comprendre les interactions sociales au travail, ce travail qui est resté souvent un autre impensé de la gestion ■

Références

- Auroux Jean (1982) *Les droits des travailleurs : Rapport au président de la République et au Premier ministre*, Paris, La Documentation française.
- Bayart Denis, Borzeix Anni & Dumez Hervé [eds] (2010) *Langage et organisations. Sur les traces de Jacques Girin*, Palaiseau, Les Éditions de l'École polytechnique.
- Boden Deirdre (1994) *The Business of Talk*, Cambridge (UK), Polity Press.
- Borzeix Anni [ed] (1986) "Retour sur l'entreprise", *Sociologie du travail*, vol. 28, n° 3, p. 231-417.
- Borzeix Anni (1987) "Ce que parler peut faire", *Sociologie du Travail*, vol. 29, n° 2, pp. 157-176.
- Borzeix Anni [ed] (1994) "Travail et cognition", *Sociologie du travail*, vol. 36, n° 4, p. 413-607.
- Borzeix Anni, Charles Julien & Zimmermann Bénédicte [eds] (2015) "Participer. Pour quoi faire ?", *Sociologie du travail*, vol. 57, n° 1, p. 1-103, en ligne
- Borzeix Anni & Cochoy Franck [eds] (2008) "Travail et cognition II", *Sociologie du travail*, vol. 50, n° 3, p. 273-433.
- Borzeix Anni & Fraenkel Béatrice [eds] (2001) *Langage et travail. Communication, cognition, action*, Paris, CNRS Éditions.
- Borzeix Anni, Fraenkel Béatrice & Pène Sophie [eds] (2001) *Le langage dans les communications. Une nouvelle donne*, Paris, L'Harmattan.
- Borzeix Anni & Linhart Danièle (1988) "La participation : un clair-obscur", *Sociologie du travail*, vol. 30, n° 1, p. 37-53.
- Borzeix Anni & Rot Gwenaële (2010) *Sociologie du travail. Genèse d'une discipline, naissance d'une revue*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest.
- Boutet Josiane (1980) "Quelques courants dans l'approche sociale du langage", *Langage et Société*, vol. 12, n° 1, pp. 33-70.
- Boutet Josiane [ed] (1995) *Paroles au travail*, Paris, L'Harmattan.
- Boutet Josiane (1998) "Quand le travail rationalise le langage" in Kergoat Jacques, Boutet Josiane, Jacot Henri & Linhart Danièle [eds], *Le Monde du Travail*, Paris, La Découverte, pp. 153-224.
- Cossette Pierre (1998) "The Study of Language in Organizations: A Symbolic Interactionist Stance", *Organization Studies*, vol. 51, n° 11, pp. 1355-1377.
- Donnellon Anne (1986) "Language and communication in organizations: Bridging cognition and behavior", in Sims Henry P. (Jr) & Gioia Dennis A. [eds], *The thinking organization: Dynamics of organizational social cognition*, San Francisco, Jossey-Bass, pp. 136-164.
- Dubar Claude (2003) Compte-rendu des deux ouvrages : Anni Borzeix, Béatrice Fraenkel [eds], *Langage et travail. Communication, cognition, action* | Sophie Pène, Anni Borzeix, Béatrice Fraenkel [eds], *Le langage dans les communications. Une nouvelle donne*, CNRS Éditions, coll. « Communication », Paris, 2001 ; L'Harmattan, coll. « Langage et travail », Paris, 2001, *Sociologie du travail*, n° 1, janvier-mars, 2003, p. 137-139
- Dumez Hervé (2010) "Jacques Girin, la sociologie de la parole et le tympan de Conques", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 6, n° 3, pp. 5-11.

- Girin Jacques (1982) “Langage en actes et organisations”, *Économies et sociétés, série Sciences de gestion*, n° 3 (décembre), 1559-1591.
- Girin Jacques (1990) “Problèmes du langage dans l’organisation”, in Chanlat Jean-François [ed] *L’Individu dans l’organisation. Les dimensions oubliées*, Québec/Paris, Presses Universitaires de Laval/Eska, pp. 37-77.
- Girin Jacques (1995a) “Les agencements organisationnels”, in Charue-Duboc Florence [ed] *Des savoirs en actions, Contributions de la recherche en gestion*, Paris, L’Harmattan, pp. 233-279.
- Girin Jacques (1995b) “Le langage et la compétence des agencements organisationnels”, *Connexions* n° 65, pp. 121-141.
- Girin Jacques (2001) “La théorie des organisations et la question du langage”, in Borzeix Anni & Fraenkel Béatrice [eds], *Langage et Travail, cognition, action, communication*, Paris, Éditions du CNRS, pp. 167-188.
- Girin Jacques & Grosjean Michèle (1996) *La Transgression des règles au travail*, Paris, L’Harmattan.
- Goffman Erving (1991/1974) *Les Cadres de l’expérience*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Latour Bruno (1994) “Une sociologie sans objet ? Note théorique sur l’interobjectivité”, *Sociologie du travail*, vol. 36, n° 4, p. 587-607.
- Pène Sophie, Borzeix Anni & Fraenkel Béatrice [eds] (2001) *Le Langage dans les organisations, une nouvelle donne*, Paris, L’Harmattan.
- Pène Sophie (2018) “L’agencement organisationnel, un outil de terrain ? Hommage à Jacques Girin” in Behr Irmtraud, Hentschel Dieter, Kauffmann Michel & Kern Anja [eds] *Langue, économie et entreprise : le travail des mots*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 185-200.
- Pharo Patrick (1985) “Problèmes empiriques de la sociologie compréhensive”, *Revue Française de Sociologie*, vol. 26, n° 1, pp. 120-149.
- Pouchet Amélie [eds] (2001) *Sociologies du travail, 40 ans après*, Paris, Elsevier.
- Rot Gwenaële, Borzeix Anni & Demazière Didier [eds] (2014) “Les écrits du travail”, *Sociologie du travail*, vol. 56, n° 1, p. 4-126.
- (2024) « In Memoriam, Anni Borzeix (1939-2024) » *Sociologie du travail*, vol. 66, n° 3 (juillet/septembre).
- (2016) « Dossier : Actualité de la pensée de Jacques Girin », *Le Libellio*, vol. 12, n° 3.